

Histoires vraies

© Anthony Pym 1998

First published in *Noir*, Ed. Charles Grivel, Paris-Barcelona: Noesis, 1988, 155-163.

Shona

Il était pourtant sûr de n'avoir pas pris l'échantillon. Moi non plus je n'avais pas le souvenir de l'avoir pris. La trace de la rivelaine disait clairement que nous avions recueilli une dizaine de sachets d'éboulis pur, donc une dizaine d'analyses perdues, et pas d'or, et cela était si évident que le géologue en chef, lors de sa visite mensuelle, l'avait remarqué et que j'avais dû en accepter la responsabilité. Tel était mon métier. En même temps j'étais convaincu que Gomo (*boss boy*), chef de mes treize ouvriers (*boys*), était lui-même le responsable. Il prit mal l'accusation, voulut en parler avec le directeur de la mine, à quelque treize kilomètres du campement. Je lui accordai le permis nécessaire. Il partit aussitôt à pied pour la mine où, selon la prose du monde, il fut congédié sur-le-champ, sans appel, et retourna à la terre des Shona, sans espoir d'un autre emploi à l'âge de 47 ans. Moi j'en avais 18.

Nunga

Les informations d'aujourd'hui, 1er janvier 1988, proclament le 200ème anniversaire de ce que la BBC appelle la "proclamation" (bulletin de 12h.), puis le "premier peuplement blanc" (13h.) de l'Australie. Aujourd'hui les Aborigènes de mon pays jettent sur les eaux de Botany Bay des couronnes mortuaires, premier acte de ce qu'ils ont déclaré année de deuil. Ils interrompent le discours du premier Ministre mais j'en entends certaines bribes citables: "Nous réfléchissons cette année sur les actes, les erreurs, voire les crimes de huit générations d'Australiens blancs". C'est bien dit. Cette fête sera à nous.

Gomo me demandait - puisqu'il était Shona, et que pour lui les ouvriers ndbele n'étaient pas dignes de la discussion sérieuse - ce que je pensais de la guerre en Rhodésie, et si le peuple shona habitait aussi ma terre à moi. Je suis donc parti, de sa terre à lui, faire treize ans d'études, cela pour être digne de la discussion sérieuse. Mais je ne vois que le campement de l'Umzingwane où l'aube illuminait le Matopos, tombeau de Rhodes, et l'or invisible, mais bien là dans la pierre de fer: "Are there Shona people in your land?". Non, ils n'y sont pas encore arrivés. Ou bien: oui, ils sont des Shona parce que de la même différence par rapport à moi. Pourtant: non, car je ne puis être sûr de les avoir connus. Je suis de la ville blanche, d'une école blanche où l'on faisait des "études sociales" sur la culture aborigène, apprenant que le racisme sud-africain était fort mauvaise chose, que le racisme australien était mort en 1967, que tout allait pour le mieux. Je n'avais jamais connu un Aborigène qui soit de sang pur. Pour cause: il n'y en a pas dans le Sud de mon pays, et les métisses qui entourent chaque ville savent peut-être moins de choses sur leur culture d'origine que ce que j'en avais appris à l'école. J'allais rencontrer des mélanges plus purs lors d'expéditions géologiques au Nord, mais là, comme les Ndbele, c'étaient des gens que le silence rendaient peu dignes de la discussion sérieuse. Ils sont très peu: 160.000 environ (ou peut-être 200.000, selon le

teint en vigueur), soit 1% de la population du pays. Or il faut se méfier des chiffres mensongers: s'il y a presque autant d'Aborigènes aujourd'hui qu'il y a 200 ans, c'est à cause de la croissance remarquable des 30 dernières années, avant quoi il n'y avait aucun problème, aucune politique sérieuse, aucun chiffre officiel, parce qu'ils allaient disparaître de la scène. D'où le référendum de 1967, qui rendit possible pour la première fois une politique nationale sur une question ouvertement raciste, ainsi que leur participation aux recensements nationaux: fin au racisme, dit-on. Depuis cette date, il peut y avoir des Shona. En ce qui concerne l'histoire antérieure, les quelques anecdotes qui me sont parvenues -les Aborigènes étaient utiles pour la chasse britannique, faute de renards dans le nouveau pays; le dernier massacre date de 1928...- ne sont peut-être rien à côté des conquêtes du Mexique, du Pérou, de l'Ouest des Etats-Unis, de la Patagonie. Mes amis hispaniques veulent d'ailleurs que l'Anglo-saxon ait le monopole des génocides colonialistes, mais sans tenir compte de la nature des peuples soumis (nomades ici, agriculteurs voire géologues là). Les conversations ne concernent que les éboulis de l'histoire. Somme toute, comme problème social quantitatif, la présence coloniale et nucléaire de la France dans le mal-nommé Pacifique n'est pas moins troublante.

Depuis 1967, ayant longtemps donné la syphilis et la variole, nous sommes soudain disposés à donner de la sécurité sociale: la citoyenneté de la nation comporte le droit de se saouler librement; un peu de couleur est financièrement avantageux en matière de retraite et de chômage; il y a des maisons en ville pour certains Aborigènes (à condition que leurs familles aient les mêmes dimensions que les nôtres, ce qui n'est jamais le cas); puis des aides financières directes pour que les enfants aillent à l'école (ils sont bien là, le matin, pour toucher les quelques dollars, puis disparaissent pour que l'aide soit convertie en porto l'après-midi). Bref, cela n'a pas marché; cela ne marche pas encore; ou plutôt, cela ne pourrait marcher qu'en détruisant une fois pour toutes une culture qui ne possédait pas, par exemple, la notion de travail, ni bien sûr la notion de possession individuelle. On ne peut pas dire que les politiques d'"intégration" ou d'"assimilation" aient eu pour but la restauration du déclin démographique; il faut bien reconnaître la bonne volonté d'une certaine classe politique. Or, choses rarement écrites, les femmes aborigènes préfèrent ne pas accoucher à l'hôpital puisqu'elles risquent d'en sortir stérilisées; et le nombre de "suicides" parmi les Aborigènes emprisonnés est louche, très louche, surtout chez moi, en Australie occidentale. Pour des raisons qui dépassent la bonne volonté de tout étudiant social, les Aborigènes vivent mieux dans les communautés autonomes d'organisation politique presque tribale, avec prohibition de l'alcool, à peu près selon le modèle (mais non la pratique) sud-africain. Et bien que nous, les intellectuels de la ville, ayons appris à condamner la théorie de l'apartheid, nous nous en sommes servis quand cela convenait, pour percer l'histoire, à la façon de l'exemple suivant.

Noonkenbah

"Nous le peuple de Noonkenbah". Les mêmes techniques utilisées pour mon peu de sociologie, pour des plans géologiques, voire plus récemment pour des publications aux allures culturelles, m'ont servi aussi dans la fabrication de propagande pour une communauté aborigène qui, en 1980, fut envahie par la société d'exploration pétrolière Amax. Il faut que la propagande fasse joli, même si c'est un Blanc qui doit fabriquer ce si difficile pronom "nous".

Amax veut faire de l'exploration dans quelques collines de la région de Noonkenbah, où habite un peuple aborigène plus ou moins auto-organisé quoique nullement traditionnel: ils vivent relativement bien de l'élevage du bétail. Or les collines, selon le peuple, sont sacrées, habitées par l'esprit du grand goanna, soit un lézard. Forer le sacré au nom du pétrole... nous, universitaires, voulons démontrer ce que cela veut dire: nous commençons à faire des excavations quasi-géologiques dans le cimetière de la capitale, où gît mon père, puis dans le gazon de la résidence du premier Ministre de la province. Sans succès: le gouvernement conservateur donne le permis nécessaire au démon multinational. Réponse: appel aux Berndt!, et les anthropologues constatent que le site est effectivement sacré pour la tribu aborigène (personne n'a cru les Aborigènes eux-mêmes). "-D'accord, dit le premier Ministre, mais quelles sont les limites du site?" Réponse d'un vieux de la tribu, de haute valeur publicitaire: "-L'esprit du grand goanna, il habite là, dans les montagnes, mais parfois il aime se promener, là, à la rivière pour boire, et parfois là, de l'autre côté, pour chercher des amis... Tout est sacré." Nous, universitaires, pouvons même citer Lyotard sur les sites d'intensité, faute de lignes dans le monde panthéiste. "-Ça va pas!", dit le tremblant Monsieur Grayden, ministre de la Culture, lors du débat parlementaire qui met fin au débat public: "Il faut vivre avec, côte-à-côte, il faut des lignes..." etc., en citant un livre qu'il avait écrit sur ce même sujet, *Adam and the Atom*, avant de devenir ivrogne.

Le métier de propagandiste requiert des lignes: avant d'entrer au parlement pour assister au débat, il faut rassembler suffisamment de personnes suffisamment aborigènes pour occuper les premiers rangs. Même problème avec les photos de presse: regardez les reportages de gauche sur les manifestations de ce 26 janvier 1988, vous trouverez les universitaires blancs au deuxième plan. Le principe s'est d'ailleurs manifesté lors du débat parlementaire: aucune interjection, aucune bagarre (pourtant nous suivons la tradition britannique en la matière) pendant le discours de défloration (*maiden speech*) du représentant nouvellement élu du Nord-Ouest, Monsieur Ernie Bridge (pont sérieux), métisse lui-même, vrai site sacré. Cependant le public apsplaudit -c'est strictement illégal- lorsqu'il parle de la clôture en fil métallique qu'Amax vient de construire dans l'espace de vent et de pluie du Nord. Déjà la tribu n'a plus l'accès au goanna. Mais déjà, répond Amax, ils sont protégés des ouvriers blancs, de leur sexualité, de leur alcool. Parle ensuite Monsieur Young, ministre de l'Education, physiquement pas à la hauteur de l'opposition travailliste qui l'insulte d'entrée de jeu: "-Nabot!". Rires, puis le Président de la Chambre: "-De l'ordre! De l'ordre! L'honorable ministre de l'Education est prié de s'asseoir à sa place." Et l'opposition: "-Il était debout?" Le public éclate de rire; nous sommes virés du Parlement (nous: Aborigènes, universitaires, plus les trois jeunes agents de police "sous-couvert", qui à cette époque-là avaient pris la mauvaise habitude de me rendre visite à 7h. du matin), et finalement, sans public, le gouvernement décide, Amax envahit l'esprit du grand goanna, qui doit avoir bu le pétrole car il n'y en a pas, et je ne retiens de tout cela que la tristesse du regard qui m'unit, juste avant d'être viré, à l'un des membres de l'opposition, regard dans lequel il me dit "rien à faire», et où je réponds: de nouveau je dois quitter mon pays.

Ce n'est que bien plus tard, ayant beaucoup théorisé la clôture amaxienne comme modèle de la frontière asymétrique, et ayant vu la question des droits à la terre devenir plus sérieuse en Australie, que je me suis rendu compte du fait que la vraie solution était à trouver sous forme de chiffres. Comme tout le monde, le peuple de Noonkenbah n'avait aucun droit juridique d'empêcher l'exploration géologique d'une zone sans résidence permanente. Mais un bon scandale public devait leur rapporter des

récompenses, ce qui fut le cas en matière d'aide économique pour l'élevage du bétail. Ils avaient bien calculé, et sans doute avec bien plus d'intelligence que moi qui signai "nous le peuple de Noonkenbah".

La conquête

Il est faux de prétendre partager, dans la prose du monde, ce "nous" solidaire. Moi je l'emporterai toujours sur Gomo; Amax sur les Berndt; le commerce sur les intellectuels. Mieux vaut signer, ce 26 janvier 1988, "nous les conquérants", puis utiliser cette reconnaissance d'une culture détruite pour améliorer consciemment le sort des conquis. Les Australiens ne le diront jamais: ils tiennent trop au vernis démocratique de leur régime. On retrouve pourtant une sorte de conquête dans le discours par lequel le prince Charles marque ces 200 ans d'histoire: "Les Australiens doivent se sentir fiers d'avoir construit un pays suffisamment libre pour pouvoir réfléchir de façon critique sur son passé." Pas bête pour un prince.

Kellerberrin

La fête du nouvel an dans le petit centre urbain de la communauté agricole de Kellerberrin, Australie occidentale, voici peut-être sept ans. Du monde: les grandes familles fermières, les fonctionnaires, le corps enseignant venu de la ville, les métisses qui iront plus tard faire la bagarre dans le bar principal, pour fêter le nouvel an comme il le faut. L'enseignante ne sait pas refuser l'invitation à danser, même si le quémandeur est le clochard local avec qui elle blague parfois en traversant le parc à la sortie de l'école. Car elle est de la ville, de l'éducation libérale. Elle danse, puis les grandes dames du village lui chuchotent: "-Mais vous êtes très courageuse!" Restée à Kellerberrin, elle est en train de devenir une de ces mêmes grandes dames qui s'abonnent aux revues nationales, participent à la société théâtrale, et restent fières de leur lutte quotidienne contre la chaleur, le soleil, l'ennui. Mais le village parle encore quand elle passe: -Elle est de la ville, elle aime ces Nungas fainéants. Puis toute sorte d'histoire d'amants cachés. C'est comme du Faulkner. Mais elle est ma soeur.

L'Histoire de Botany Bay

"Deux bateaux français, commandés par La Pérouse, arrivèrent à Botany Bay juste après les colonisateurs britanniques et y restèrent pendant deux mois. S'ils étaient arrivés une semaine plus tôt, des complications auraient pu en résulter. Mais la Providence, qui avait destiné le pays à Caliban, fit en sorte que l'avenir de l'Australie ne tombe pas dans les mains d'un peuple demi-éveillé par la récente Révolution française." (*The Bulletin*, 3 décembre 1887). Ainsi le journal travailliste-nationaliste australien réécrit-il l'histoire du pays à la veille du centenaire de la colonisation en question. Quelques historiens se sont efforcés d'imaginer la France australe: on aurait eu du meilleur vin, des boulevards, des cafés en plein air, peut-être des filles mieux soignées, mais rien ne donne à croire que le sort des Aborigènes eût été meilleur.

Contact

C'est quand même quelque chose que le premier contact entre le peuple le plus industrialisé et le peuple le plus primitif du monde. (Quoique banals, ces adjectifs décrivent assez bien de quoi il s'agit, sans pour autant faire de ce contact une sorte de faillite monumentale du progrès, un crime contre l'humanité, une transgression de frontières naturelles ou un moment lyrique transcendant toute possibilité de regret.) Je retiens trois événements: le toucher comme premier contact lors du voyage de Cook (les Aborigènes voulaient toucher la peau blanche); puis le sang inégalement versé (un marin blessé, un Aborigène mort d'une balle d'origine plus ou moins accidentelle). Le troisième événement concerne les premiers jours de la colonie à Sydney: le capitaine Fench rapporte que les Aborigènes avaient horreur de voir flageller un marin, et que cette application de la justice à un Blanc avait bien plus d'effet sur eux que si la punition était infligée à l'un d'entre eux. De l'asymétrie du toucher et de la mort, on arrive à la symétrie mal comprise de la justice anglo-hollandaise. Dès le départ, l'égalité était impossible.

Je ne veux pas parler ici de ce passé comme trouble ou inconscient d'un présent appauvri. Je veux simplement regarder certains fragments d'histoire et pouvoir dire, comme on dit hors de la ville, là où les paroles ne servent qu'à marquer l'espace: oui, nous sommes sur cette partie de la terre, couleurs inégales de tous côtés.

Un drapeau

Une amie australienne m'envoie, pour fêter ce long anniversaire, un petit drapeau "autocollant" que j'ai collé, comme le nom semble le suggérer, sur ma voiture. Je suis donc ici dans un bar en plein Barcelone en train de regarder ces nouvelles couleurs. Quoique facilement déchiffrable - une bande rouge pour le sang de l'histoire, une autre noire pour la couleur du peuple, un disque jaune pour le soleil -, le drapeau ne semble pourtant pas s'associer dans mon esprit à un nom ou à une cause bien définie. Cela n'est pas le cas pour l'autre drapeau non-officiel de l'Australie: la croix de Saint-Patrice sur la Croix du Sud fut inventée par des mineurs irlandais lors de la révolte d'Eureka contre des policiers britanniques (événement que les nationalistes, il y a un siècle, voulaient voir comme le vrai début de la nation). Je reconnais le drapeau révolutionnaire-nationaliste parce qu'il fut ressuscité par des maoïstes des années 1970 et associé au slogan "Luttez pour la liberté de l'Australie". Mais ce drapeau-là, celui sur ma voiture, ne m'inspire que le souvenir de l'avoir vu au-dessus des tentes de l'"ambassade aborigène" établie devant le parlement de Canberra. Je n'ai pas de nom pour le drapeau. Sa publicité a été mal faite. Et pourtant je l'ai collé comme touche exotique en plein milieu d'une ville qui pourrait à son tour paraître exotique. L'échantillon est ce qui s'éloigne de la masse.

Pourquoi cette femme, d'origine mauricienne - précisément pas un lieu d'origine - m'envoie-t-elle ce qu'elle appelle un "tout petit souvenir du 200ème"? Impossible de ne pas y entrevoir l'appel ambigu: d'une part celle de tous ceux, moi compris, qui n'aiment pas célébrer les fêtes officielles; d'autre part, celle de ceux, moi exclu, qui se sentent unis par la couleur. Mon souvenir n'est pas du 200ème mais des occasions où j'ai été surpris d'entendre cette femme faire référence à sa propre couleur alors que moi et les universitaires avec qui je parlais n'y avions jamais pensé comme valeur, ni positive ni négative. Comme la Chinoise avec qui je sortais à l'époque, qui se préoccupait parce que je n'avais jamais pensé à dire à mes parents qu'elle était Chinoise. Ou Shah, thésard de Bangladesh avec qui je partageais un appartement aux Etats-Unis, et qui, au petit

matin après une nuit studieuse, entre pizzas et MTV, me demanda s'il était vraiment très noir, ou juste marron, ou toutefois bien moins foncé que d'autres de son pays... L'égalité n'existe pas dans de telles situations: une attitude blanche m'est transmise par ceux qui se sentent exclus de la pureté raciale. Alors, j'ai regardé la peau de Shah aussi longuement que je regarde maintenant ce petit drapeau: autant d'objets qui, sans message clair, me coupent la parole.

Through the past darkly

Je n'ai pas le souvenir d'avoir pris l'échantillon. Mais je vois quelqu'un en train de le faire, et cette personne n'est pas Gomo, donc c'est sans doute moi. Mais aussi, est-ce moi dans cette autre image d'un jeune paysan anglais, âgé de 21 ans, qui avec femme et enfants prend le bateau pour les antipodes? George, en 1857. J'ai eu ce rêve où je crie depuis les gènes ainsi transportés: "Reste là, George, la Révolution viendra si tu restes en Angleterre, et je ne veux pas l'héritage de cette conquête jamais déclarée..." Est-ce moi, ou suis-je plutôt le gène natif de la métisse qui fut la femme de son fils? Ou est-ce que ma place découle de la mère de ma grand-mère maternelle, pur-sang, elle, juive? Nous fils de David et du grand goanna, tantos millones hablaremos inglés.

Rhodes enterré dans le granit des Matopos, dans un pays qui ne porte plus son nom mais qui est aussi bien aimé; et la terre qui porte mon nom de famille, également conquise, sera également aimée; et le géologue qui sait lire les animaux et les arbres, qui sait sentir la terre, aime aussi sentir le dieu goanna. Il y a dans la région de l'Umzingwane des arbres venus de Nubie pour tracer l'or de la terre, et qui le font toujours, plus ou moins, malgré les déplacements des siècles. Avant et après l'âge des arbres, pas de peuple qui n'ait de sang sur les mains, pas de conquérant qui ne cherche l'or (dont la couleur est rouge, dit Unamuno), pas de gloire sans culpabilité, mais une certaine fierté, malgré tout, pour la création d'un continent européen, pour l'amour et le pouvoir d'appeler les crimes par leur nom, et pour l'effort, dur, de se souvenir de quelques échantillons d'éboulis.

Barcelone, janvier-septembre 1988